

Le PAPILLON,

Feuille des salons et de l'entr'acte.

LITTÉRATURE, ARTS, POÉSIE, NOUVELLES, THÉÂTRES, MODES, ANNONCES.

La première représentation

DU MARIAGE DE FIGARO.

Où vont ces voitures qui, des points les plus opposés de la capitale, affluent en foule vers ce quartier reculé où la science et l'étude ont élu domicile, sur cette place, où, le matin, vous ne voyez guère d'autres passans que les promeneurs qui vont demander, suivant la saison, du soleil ou de la fraîcheur aux grandes allées du Luxembourg? Voici de brillans carrosses qui débouchent par toutes les rues de cette partie du faubourg Saint-Germain, peuplé dès-lors des grands hôtels de la haute aristocratie; prééminence passagère, et depuis, transportée ailleurs par le vent des révolutions. En voici qui accourent de l'autre rive

de la Seine, qui encombrent les débouchés du Pont-Neuf, qui remplissent la rue Dauphine et la rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, tandis que le café Procope et le vieux jeu de paume, son voisin, veuf de sa splendeur dramatique, regardent passer devant eux, avec regret, toute cette affluence qu'ils fixaient jadis.

De Versailles à Paris, la route est couverte d'équipages qui brûlent le pavé sous le galop de leurs chevaux, impatiens d'arriver à ce rendez-vous, où semble se presser la capitale tout entière.

Puis, dans les environs du Luxembourg, dans la rue de Seine, dans la rue Mazarine, dans tout ce quartier d'ordinaire si paisible, c'est un bruit, c'est un murmure qui s'entend au loin. Cette partie de la ville regarde, par ses mille fenêtres, la foule qui passe et qui bruit en bas, curieuse, empressée, inquiète d'arriver trop tard. Elle nomme les armoiries et les livrées des voitures, elle rit de ces mille catastrophes burlesques, de toutes ces mésaventures, inséparables d'une grande affluence; c'est un mélange de cris poussés par des gens que la foule étouffe, de jurons de cochers et de laquais, de paroles échangées et perdues à travers tous les bruits qui composent cette immenserumeur.

Or, si la cour et la ville se sont ainsi précipitées dans les rues, si l'autre bord de la Seine entend résonner confusément ce tumulte lointain, ce n'est pas qu'il y ait insurrection, révolution; — pas encore, du moins : attendez quelques années ! Non, c'est le prologue du grand drame que l'on va jouer, c'est Paris qui se rend au spectacle, c'est la cour qui va occuper ses loges avec toute la pompe dont elle fait bien de se hâter de jouir, comme d'un plaisir que l'on n'a pas long-temps à goûter.

Dès le matin de ce jour, qui n'est pas mémorable seulement dans les annales du théâtre, mais aussi dans celles de la France, dans celles du monde aussi, que la France est en possession d'ébranler à chacun de ses mouvements, les affiches de la Comédie ont annoncé la première repré-

sensation, si long-temps attendue, du *Mariage de Figaro* ; et souvenez-vous que depuis deux années entières, le *Mariage de Figaro* était l'entretien de la cour et de Paris. Figurez-vous que pendant ces deux années, on a dit, cent fois peut-être : *on le jouera*, puis aussitôt après, *on ne le jouera pas* ! Figurez-vous que le *Mariage de Figaro* a tenu deux ans en éveil, haletante, inquiète, cette société qui faisait peu d'attention à la perte d'une bataille, qui chansonnait un désastre public et n'avait que des bons mots pour les événemens qui intéressaient son existence ! Pendant ces deux ans, un homme a trouvé moyen de fixer sur lui les yeux et l'attention de Paris, mieux que Suffren avec ses victoires ; un homme qui faisait de ses affaires les affaires de ce Paris ; un homme qui avait deviné toute la puissance de la presse et de la parole. C'est cet homme qui va parler à la foule par la voix du théâtre ; c'est cette pièce tant de fois promise, tant de fois arrêtée, affichée deux ou trois fois, devenue affaire d'état, affaire de roi et de ministre, qui va se montrer enfin à tous les yeux, à toutes les oreilles, à toutes les intelligences qui l'attendent.

Qu'on ne s'étonne donc pas si les rues qui conduisent à cette belle salle du faubourg Saint-Germain, occupée alors, depuis peu d'années, par la Comédie française, et deux fois relevée de ses cendres, regorgaient de carrosses, de cris, d'avidité et curieuse affluence, bien avant l'heure où le spectacle devait commencer. Les portes, vainement protégées par un détachement de gardes-françaises, résistaient à peine aux flots animés qui venaient les heurter comme un béliet vivant. L'immense file d'équipages, dont la queue dépassait le Pont-Neuf, s'était arrêtée, engravée dans la foule. Les apostrophes bouffonnes, les augures favorables ou contraires, les présages bienveillans des amis, les prédictions sinistres des ennemis, bien plus nombreux toujours, quand il s'agit d'un homme tel que Beaumarchais, tous ces propos qui servent du moins à abrégier les heures, se croisaient dans la multitude.

— Cet ouvrage-là est le chef-d'œuvre de son auteur ! disait une voix.

— C'est une pièce infâme, répondit une autre.

— Une pièce à brûler en place de Grève par la main du bourreau !

— Et Beaumarchais avec elle !

— Tenez, voici la livrée de M. le comte d'Artois !.. Vous savez, hier, ce qu'il a répondu au roi qui lui demandait son avis sur l'ouvrage.... L'expression est énergique, sans doute, mais elle caractérise merveilleusement les ordures dont la pièce fourmille ! D'ailleurs, par égard pour les dames présentes, M. le comte d'Artois a parlé de manière à n'être entendu que du roi !

— Il paraît que Beaumarchais a trouvé dans la reine une zélée protectrice ! sans elle, la pièce n'était pas jouée !

— Pourvu qu'elle ne se repente jamais de ses bontés !

— On assure que c'est encore plus piquant que le procès contre la Goëzman, et que de plus, le scandale y foisonne.

— Tant mieux, tant mieux ! bonne soirée !

— Je puis vous en dire quelque chose ! Un garçon-machiniste m'avait placé dans les frises, à la répétition des Menus.

Ainsi s'écoulait le temps : c'était un spectacle en attendant l'autre ; mais soudain ces mots ont couru de bouche en bouche :

— On ne jouera pas la pièce ; sur un ordre du roi, le lieutenant de police vient à l'instant de la défendre.

Ce bruit avait jeté l'alarme dans la foule, qui n'en était pas à son premier désappointement : déjà la rumeur du mécontentement succédait à la consternation : quand on entendit ces paroles mille fois répétées :

— Oui, oui, on la joue ! Voilà qu'on ouvre les portes !

Ce fut en ce moment un cri impossible à rendre, cri de l'attente exaucée après si long-temps ; ce fut un immense effort de la foule accumulée, qui s'ébranla tout d'une

pièce, comme si elle avait dû abattre le théâtre de son choc. Les plus heureux s'engouffrèrent dans la salle, portés, écrasés les uns par les autres; les gardes ouvrirent à grand peine un passage pour les personnes que leurs équipages amenaient tour-à-tour au bas des degrés du théâtre. A peine la vingtième partie de la multitude put-elle entrer. Quant aux autres, bien qu'obligés de renoncer à tout espoir de ce côté, ils demeurèrent là, sur la place, dans les rues avoisinantes, comme si quelques échos devaient arriver jusqu'à eux à travers les murailles.

Quelques minutes s'étaient écoulées à peine, et la salle était déjà remplie jusqu'au comble. Afin d'être assurées de se placer, beaucoup de personnes, même des dames de haut parage, avait passée la nuit précédente et la matinée toute entière dans les chambres des acteurs. A force de crédit, la marquise de Vernancey s'était procurée une loge; elle était là, et, près d'elle, les compagnons de son pèlerinage sentimental de la veille, le jeune vicomte de Cerny, madame de Gerville fardée, mouchetée, ensevelie sous le satin et les dentelles, puis Maurice de Saint-Pons, qui avait oublié ses émotions du matin au milieu de ce spectacle étourdissant que présentait la salle, et qui précédait le lever du rideau.

Les toilettes les plus brillantes encombraient les loges, toilettes de femmes, toilettes d'hommes aussi; car, en ce temps, ils avaient à eux la soie aux mille couleurs, le velours, l'or et l'argent des broderies. A l'éclat des diamans et des parures, se mariaient le mouvement et les reflets des éventails agités en tout sens. Au-dessus du parterre, où les têtes poudrées qui le remplissaient offraient un coup-d'œil bien différent de nos parterres tout noirs, les balcons se garnissaient d'hommes de lettres.

Là, on voyait Laharpe recueillant ses notes pour la lettre qu'il adresserait le lendemain à son impérial correspondant, le grand-duc de Russie : Laharpe se consolant

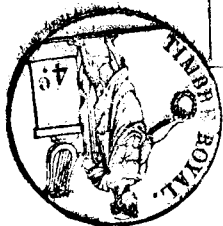
quelquefois de ses disgrâces théâtrales par l'âpreté de sa critique, et cependant le plus instruit, le plus exact, le plus sûr de nos grands juges littéraires; Laharpe, dont l'orgueil philosophique donna plus tard un bien noble exemple par son franc retour vers une autre voie. Approuvez ou n'approuvez pas les doctrines embrassées par Laharpe dans ses dernières années; toujours est-il qu'il faut une grande abnégation d'amour-propre et un certain effort de franchise, pour déclarer à la face du monde, que l'on s'est trompé durant trente ans.

Non loin de Laharpe, le bon homme Lemierre, distrait au milieu de ce tumulte, se récitait à lui-même avec une fierté naïve son fameux vers qu'il qualifia lui-même de *vers du siècle*. Marmontel allait de loge en loge, malgré ses soixante ans, recevant les félicitations des lecteurs du *Mercure*, au sujet de ses derniers *Contes moraux*, ainsi qu'il lui plaisait de les appeller; ou bien encore il acceptait, sans trop s'en défendre, sa part de gloire dans le succès des opéras de Grétry. Chamfort papillonnait auprès des belles marquises qui levaient parfois leur éventail nacré, en riant, comme à regret, de ses bons mots un peu lestes.

Puis, les épigrammes contre Beaumarchais, commencées en dehors, continuaient dans la salle. Des pamphlets imprimés, où, d'avance, on le déchirait, pleuvaient du cintre sur le parterre et les loges. Parfois, des cris d'impatience appelaient le moment tant souhaité où la pièce serait livrée à ses amis et à ses ennemis.

Enfin, il se fit un grand silence; des *chuts* multipliés partirent de tous les coins de la salle: le rideau s'était levé.

Et d'abord, sous les traits de Dazincourt, à qui le vieux Préville avait remis le fardeau du rôle principal, toute cette assemblée, noblesse, cour, tiers-état, vit paraître Figaro, son ancienne connaissance; Figaro, qui avait beaucoup marché depuis le *Barbier de Séville*, car le



temps, lui aussi, avait fait bien du chemin. Figaro ne se bornait plus à l'épigramme adoucie du *Barbier* ; il avait agrandi son rôle. Figaro, maintenant, c'est le peuple, c'est l'opposition, c'est la presse, c'est tout ce qui veut renverser ce qui est, afin de se mettre à sa place. Figaro essaie ses armes ; il prélude contre Bazile, Bazile au costume noir et aux yeux baissés, et Bazile est terrassé, bafoué, confondu, pour l'amusement du parterre qui rit de sa défaite. Plus tard, il se trouvera des gens qui vous diront que Bazile représente le prêtre, et le parterre s'en réjouira plus encore, content de rire à la fois du prêtre et de Bazile.

Or, le parterre, remarquez-le bien, il jugeait, il applaudissait lui-même, exempt qu'il était de la souillure des stipendiés qu'on adjoignit régulièrement plus tard, c'était la voix du peuple que la voix de ce parterre, sympathisant avec Figaro : quant aux loges, Figaro ne leur déplaisait pas.

Bientôt parut Chérubin, le gracieux enfant, et toutes les femmes de la cour, ces femmes qui étaient là, auprès de leur mari, raffolèrent du joli page dont la comtesse, aidée de sa camériste, découvrait le cou et les bras pour en admirer la blancheur : il n'en était pas une, en ce moment, qui n'eût fait comme la comtesse, la bonne et belle marraine ! Les mœurs de la cour en étaient là, malgré l'enveloppe de décence dont l'exemple du roi Louis XVI et de Marie-Antoinette, noble et vertueuse reine tant calomniée, la forçait à s'environner. Cette société, il faut bien le dire, était pourrie jusqu'au cœur.

Puis, aussi bien que le tiers-état, aussi bien que le parterre, toute cette noblesse, là présente, eut des risées pour le comte Almaviva, le grand seigneur, que mystifiait impudemment Figaro son valet, le peuple Figaro ; le grand seigneur Almaviva fut autant bafoué par les loges que par le parterre ; nul ne voulut se reconnaître en lui, nul ne voulut se dire que plus tard il serait mal

mené comme lui, et peut être bien pis encore. Tout ce grand monde applaudit beaucoup. En vérité, Beaumarchais avait affaire à de bonnes gens : plus d'un de ces hauts personnages, joués et mystifiés sous les traits d'Almaviva, avait aidé de tout son crédit à la représentation de la pièce : on n'est pas de meilleure composition : et la reine Marie-Antoinette elle-même, qui avait obtenu qu'on levât l'interdit!.... Pauvre reine!

La justice, le parlement, la magistrature en masse, tout cela eut son tour sous les traits de Brid'oison, le bégue, l'absurde, l'imbécile : croyez que beaucoup de gens de robe s'épanouirent d'allégresse et de jubilation à l'aspect de Prévile en simarre, et s'en donnèrent à cœur joie, aux dépens du juge Brid'oison.

Mais où les transports et les bravos ne connurent plus de bornes, ce fut dans le grand monologue de Figaro, au cinquième acte, quand toutes les lois, toutes les puissances, toutes les autorités, passèrent en même temps sous les verges : tout ce monde des grandes loges, toute cette cour riait à ses propres dépens, applaudissait à chaque coup de marteau donné à l'édifice qui devait, en tombant, les écraser sous-ses décombres. A peine quelques murmures se perdaient englostis dans le fracas approbatif; à peine quelques visages tristes et mornes semblaient-ils réfléchir à un autre dénoûment, plus important que celui des amours de Suzanne et de Figaro. Lorsque tomba le rideau; ce fut un tonnerre d'applaudissemens entremêlé de quelques sifflets, comme s'il eût fallu que rien ne manquât à l'ovation de Beaumarchais, pas même les *insulteurs* des triomphateurs romains. Le succès fut éclatant, immense; la nouvelle de la victoire partit aussitôt pour Versailles sur les ailes de cent carosses plus rapides que le vent : ils avaient à proclamer un si beau succès pour la monarchie!

TH. MURET.

SON NOM.

O vous qui soupirez au doux nom d'une amie,
Vous qui n'avez d'espoir, de bonheur dans la vie,
Qu'alors qu'un dieu d'amour vous fait cet heureux don;
C'est pour vous seulement que résonne ma lyre,
Pour vous qui concevez mon céleste délire,
Quand j'entends prononcer son nom!

Son nom, brillant pour moi d'un prestige magique,
Exerce sur mes sens un pouvoir magnétique;
Son nom, c'est le plus beau des noms que je connais :
Je rêve, si je vais dans quelque cimetière
Et rencontre ce nom gravé sur l'humble pierre
Qu'ombragent de tristes cyprès.

Son nom, tendre soupir, plein de mélancolie,
N'est pas comme ces mots, voix de l'air qu'on oublie,
Qui ne laissent dans l'âme aucun baume, aucun miel;
C'est une voix d'ami par l'ami reconnue,
Ou l'hymne saint d'un ange échappé de la nue,
Un écho des concerts du ciel.

Son nom, doux talisman, qui fait vibrer mon âme,
Laisse dans mon esprit toujours un trait de flamme.
Quand mon dernier soleil à mes yeux aura lui,
Lorsque la mort viendra m'offrir une demeure,
On entendra son nom charmer ma dernière heure;
Car mon dernier souffle est pour lui.

Son nom remplit mes nuits de tant de mélodie...
C'est qu'avec mes pensers il est en harmonie;
C'est qu'il résume en lui tous mes jours de bonheur.
Puis, je rêvai par lui l'avenir plein de charmes;
Puis à ce nom souvent je répandis des larmes;
Et seul il fait battre mon cœur.

Puis, je le dis tout seul, j'ai peur qu'on ne l'entende;
Car j'en suis bien jaloux, en vain on me demande

Quel est ce nom si doux : je ne le dirai pas...
 Il ne me reste plus de l'espoir de ma vie
 Que ce nom , ce nom seul , l'ange est dans sa patrie ;
 Il laissa son nom ici-bas.

Lyon, 1^{er} Septembre 1834.

ADOLPHE PORTE.

CONCERT DE MM. ARTOT ET E. LHUILLIER.

Ce concert a rempli l'attente générale. La vigoureuse exécution de M. Artot sur le violon et le talent avec lequel il fait chanter ses cordes lui ont valu d'unanimes applaudissemens. M. Artot s'écoute jouer, on le sent à l'entendre. C'est une qualité que possèdent seuls les artistes qui ont de l'ame et le sentiment de leur force. M. Lhuillier a de l'esprit, il chante avec beaucoup de comique ses chansonnettes. Mais étaient-elles toutes bien à leur place? Le dernier couplet de *la Portière* nous a laissés en mauvaise odeur. C'est ici une affaire de délicatesse et de goût. La charge a des bornes. M. Lhuillier a répandu beaucoup de gaieté sur le concert, dont il a rompu l'ordinaire monotonie par la partie vocale et bouffonne.

Tous les artistes qui ont concouru à cette agréable soirée ont fait preuve de talent. Pouvait-on attendre autre chose de M^{me} Dibre et de MM. Baumann, Cherblanc et Georges Hainl, trinité d'artistes, si riche d'ame et d'harmonie.

MM. Artot et Lhuillier ne nous quitteront pas sans nous donner un second concert. C'est un vœu que nous émettons pour beaucoup d'absens, et il sera entendu, nous l'espérons. La salle de l'hôtel du Nord sera encore une fois trop petite.

LA VEILLÉE

HISTOIRE DE NAPOLEON

CONTÉE DANS UNE GRANGE, PAR UN VIEUX SOLDAT.

(Quelques renseignemens sur les acteurs de cette scène sont nécessaires pour en faire comprendre tout l'intérêt. GOGUELAT, le conteur, est un ancien fantassin de la garde impériale. GONDRIEN, au-

diteur passif, est un des pontonniers qui sont entrés dans la Bérézina pour y enfoncer les chevalets des ponts, lors de la retraite de Moscou, et le seul de son corps qui ait survécu; il en est resté sourd. GENESTAS est un vicil officier de cavalerie furtivement introduit dans la grange par M. BENASSIS, le médecin de campagne. Ils sont cachés tous deux dans le foin pour entendre le récit des soldats. La veillée y est commencée; un vieux paysan vient de finir l'histoire populaire de LA BOSSUE COURAGEUSE.)

— Je n'aime point ces histoires-là. Ça me fait peur, dit la Fosseuse. J'aime mieux les aventures de Napoléon.

— Ça, c'est vrai, dit le garde-champêtre. Voyons, monsieur Goguelat, racontez-nous l'empereur.

— La veillée est trop avancée, dit le piéton, et je n'aime point à raccourcir les victoires.

— C'est égal, dites tout de même! Nous les connaissons pour les avoir vu dire bien des fois; mais ça fait toujours plaisir à entendre.

— Racontez-nous l'empereur!... s'écrièrent plusieurs personnes ensemble.

— Vous le voulez, répondit Goguelat? Eh bien! vous verrez que ça ne signifie rien quand c'est dit au pas de charge. J'aime mieux vous raconter toute une bataille. Voulez-vous Champ-Aubert, où il n'y avait plus de cartouches, et où l'on s'est astiqué tout de même à la baïonnette.

— Non! l'empereur! l'empereur!

Alors, le fantassin se leva de dessus sa botte de foin, promena sur l'assemblée ce regard noir, tout chargé de misère, d'événements et de souffrances qui distingue les soldats. Il prit sa veste par les deux basques de devant, les releva comme s'il s'agissait de recharger le sac où jadis étaient ses hardes, ses souliers, toute sa fortune; puis, s'appuyant le corps sur la jambe gauche, il avança la droite, et céda de bonne grâce aux vœux de l'assemblée. Après avoir repoussé ses cheveux gris d'un seul côté de son front pour le découvrir, il porta la tête vers le ciel afin de se mettre à la hauteur de l'homme qu'il allait peindre.

Voyez-vous, mes amis, Napoléon est né en Corse, qu'est une île française, chauffée par le soleil d'Italie, où tout bout comme dans une fournaise, et où l'on se tue les uns les autres, de père en fils, à propos de rien: c'est une idée qu'ils ont. Pour vous com-

mencer l'extraordinaire de la chose, sa mère, qui était la plus belle femme de son temps, eut la réflexion de le vouer à Dieu, pour le faire échapper à tous les dangers de son enfance et de sa vie, parce qu'elle avait rêvé que le monde était en feu le jour de son accouchement. C'était une prophétie ! Donc, elle demande que Dieu le protège, à condition que Napoléon rétablira sa sainte religion, qu'était alors par terre. Voilà qu'est convenu, et ça s'est vu.

— Maintenant, suivez-moi bien ? Et dites-moi si ce que vous allez entendre est naturel ?

Il est sûr et certain qu'un homme qui avait eu l'imagination de faire un pacte secret pouvait seul être susceptible de passer à travers les lignes, les balles, les décharges de mitraille qui nous emportaient comme des mouches, et qui avaient du respect pour sa tête. J'ai eu la preuve de cela, moi particulièrement, à Eylau. Je le vois encore : il monte sur une hauteur, prend sa lorgnette, regarde la bataille, et dit : — Ça va bien !... Un de mes intrigans à panaches qui l'embêtaient considérablement et le suivaient partout, même pendant qu'il mangeait, à ce qu'on nous a dit, veut faire le malin, et prend la place de l'empereur quand il s'en va. Oh ! raillé ! pus de panache ! Vous entendez ben que Napoléon s'était engagé à garder son secret pour lui seul. Voilà pourquoi tous ceux qui l'accompagnaient, même ses amis particuliers, tombaient comme des noix : Duroc, Bessières, Lannes, tous hommes forts comme des barres d'acier, et qu'il choisissait à son usage. Enfin, à preuve qu'il était l'enfant de Dieu, fait pour être le père du soldat, c'est qu'on ne l'a jamais vu ni lieutenant ni capitaine ! Ah ! bien oui ! En chef, tout de suite. Il n'avait pas l'air d'avoir plus de vingt-trois ans, qu'il était vieux général, depuis la prise de Toulon, où il a commencé par faire voir aux autres qu'ils n'entendaient rien à manœuvrer les canons. Pour lors, il nous tombe tout maigrelet, général en chef à l'armée d'Italie, qui manquait de pain, de munitions, de souliers, d'habits, une pauvre armée nue comme un ver.

— « Mes amis, qui dit, nous voilà ensemble. Or, mettez-vous dans le fanal que, d'ici à quinze jours, vous serez vainqueurs, habillés à neuf, que vous aurez tous des capotes, de bonnes guêtres, de fameux souliers ; mais, mes enfans, faut marcher, pour les aller prendre à Milan, où il y en a. »

Et l'on a marché. Le Français était écrasé, plat comme une punaise ; il se redresse. Nous étions trente mille va-nu-pieds contre quatre-vingt-mille fendans d'Allemands, tous beaux hommes, bien garnis. Alors Napoléon, qui n'était encore que Bonaparte, nous souffle je ne sais quoi dans le ventre ! Et on marche la nuit, on marche le jour, on les tape à Montenotte, on court les rosser à Rivoli, Lodi, Arcole, Millesimo, et on ne les lâche pas. Le soldat prend goût à être vainqueur. Alors Napoléon vous enveloppe ces généraux allemands qui ne savaient où se fourrer pour être à leur aise ; il les pelote très-bien ; leur chippe quelquefois des dix mille hommes d'un seul coup, en vous les entourant de quinze cents Français qu'il faisait foisonner à sa manière. Enfin, leur prend leurs canons, les vivres, argent, munitions, tout ce qu'ils avaient de bon à prendre, vous les jette à l'eau, les bat sur les montagnes, les mord dans l'air, les dévore sur terre, partout. Voilà les troupes qui se remplument, parce que, voyez-vous, l'empereur, qu'était aussi un homme d'esprit, se fait bien venir de l'habitant, auquel il dit qu'il est arrivé pour le délivrer. Alors, le pékin nous loge, nous chérit, et les femmes aussi, qu'étaient des femmes très-judicieuses. Fin finale, en ventose 96, qu'était dans ce temps-là le mois de mars d'aujourd'hui, nous étions acculés dans un coin du pays des marmottes ; mais, après la campagne, nous voilà maîtres de l'Italie comme Napoléon l'avait prédit. Et au mois de mars suivant, en une seule année et deux campagnes, il nous met en vue de Vienne : tout était brossé. Les autres demandaient grâce à genoux ! La paix était conquise.

— Un homme aurait-il pu faire cela ? Non. Dieu l'aidait, c'est sûr.

Il se subdivisounait comme les pains de l'Evangile, commandait la bataille le jour, la préparait la nuit ; les sentinelles le voyaient toujours aller et venir ; ne dormait, ni ne mangeait. Pour lors, reconnaissant ces prodiges, le soldat l'adopte pour son père. Et en avant. Les autres, à Paris, voyant cela, se disent : — « Voilà un pèlerin qui paraît prendre ses mots d'ordre dans le ciel. Il est singulièrement capable de mettre la main sur la France, faut le lâcher sur l'Asie ou l'Amérique, il s'en contentera peut-être ! » Ça était écrit pour lui comme pour Jésus-Christ. Et le fait est qu'on lui donne ordre de faire une faction en Egypte. Voilà sa ressemblance avec le fils de Dieu. Ce n'est pas tout. Il rassemble

ses meilleurs lapins, ceux qu'il avait endiablés, et leur dit comme ça :

— « Mes amis, pour le quart-d'heure, on nous donne l'Egypte à manger. Mais nous l'avalerons en deux temps et deux mouvemens comme nous avons fait de l'Italie. Les simples soldats seront des princes qui auront des terres à eux. En avant !... »

En avant ! mes amis ! disent les sergens. Et l'on arrive à Toulon, route d'Egypte. Pour lors, les Anglais avaient tous leurs vaisseaux en mer. Mais quand nous nous embarquons, Napoléon nous dit : — « Ils ne nous verront pas, et il est bon que vous sachiez dès à présent que votre général a la propriété d'une étoile dans le ciel qui nous guide et nous protège... » Qui fut dit fut fait. En passant sur la mer, nous prenons Malte comme une orange, pour le désaltérer de sa soif de victoire, car c'était un homme qui ne pouvait pas être sans rien faire. Nous voilà en Egypte. Bon. Là, autre consigne. Les Egyptiens, voyez-vous, sont des hommes qui, depuis que le monde est moude, ont coutume d'avoir des géans pour souverains, des armées nombreuses comme des fourmis, parce que c'est un pays de génies et de crocodiles, où l'on a bâti des pyramides grosses comme nos montagnes, sous lesquelles ils ont eu l'imagination de mettre leurs rois pour les conserver frais, chose qui leur plaît généralement. Pour lors, en débarquant, le petit caporal nous dit :

— « Mes enfans, les pays que vous allez conquérir tiennent à un tas de dieux qu'il faut respecter, parce que le Français doit être l'ami de tout le monde, et battre les peuples sans les vexer. Mettez-vous dans la coloquinte de ne toucher à rien, d'abord, parce que nous aurons tout après ! marchez !... »

Voilà qui va bien. Mais tous ces gens-là, auxquels Napoléon était prédit, sous le nom de Kébir-Bonaberdis, un mot de leur patois qui veut dire : *le sultan fait feu*, en ont une peur comme du diable. Alors le Grand-Turc, l'Asie, l'Afrique ont recours à la magie, et on nous envoie un démon, nommé le Mody, soupçonné d'être descendu du ciel sur un cheval blanc qui était, comme son maître, inflammable au boulet, et qui tous deux vivaient de l'air du temps. Il y en a qui l'ont vu, mais moi, je n'ai pas de raisons pour vous en faire certains. C'étaient les puissances de l'Arabie et les Mameluck, qui voulaient faire croire à leurs troupiers que le Mody était capable de les empêcher de mourir à la bataille, sous prétexte qu'il

était un ange envoyé pour combattre Napoléon et lui reprendre le sceau de Salomon, un de leurs talismans à eux, qu'ils prétendaient avoir été volé par notre général. Vous entendez bien qu'on leur a fait faire la grimace tout de même.

— Ha ça, dites-moi d'où ils avaient su le pacte de Napoléon ? Était-ce naturel ?

Il passait pour certain dans leur esprit qu'il commandait aux génies, et se transportait en un clin d'œil, d'un lieu à un autre, comme un oiseau : le fait est qu'il était partout. Enfin, qu'il venait leur enlever une reine, belle comme le jour, pour laquelle il avait offert tous ses trésors et des diamans gros comme des œufs de pigeons, marché que le mameluck dont elle était la particulière, quoiqu'il en eût d'autres, avait refusé positivement. Dans ces termes-là, les affaires ne pouvaient donc s'arranger qu'avec beaucoup de combats. Et c'est ce dont on ne s'est pas fait faute ; car il y a eu des coups pour tout le monde. Alors nous nous sommes mis en ligne à Alexandrie, à Gizeh et devant les pyramides. Il a fallu marcher sous le soleil, dans le sable, où les gens sujets d'avoir la berlué voyaient des eaux dont on ne pouvait pas boire, et de l'ombre que cela faisait suer. Mais nous mangeons le mameluck à l'ordinaire, et tout plie à la voix de Napoléon, qui s'empare de la haute et basse Egypte, l'Arabie, enfin jusqu'aux capitales des royaumes qui n'étaient plus, et où il avait des milliers de statues, les cinq cents diables de la nature, et, chose particulière, une infinité de lézards. Pendant qu'il était occupé aux affaires de l'intérieur, les Anglais lui brûlent sa flotte à la bataille d'Aboukir, car ils ne savaient quoi s'inventer pour nous contrarier. Mais Napoléon, qui avait l'esprit de l'Orient et de l'Occident, que le pape l'appelait son fils, et le cousin de Mahomet, son cher père, veut se venger de l'Angleterre et lui prendre les Indes, pour se remplacer de sa flotte. Il allait nous conduire en Asie, par la mer Rouge, dans des pays où il n'y a que des diamans, de l'or, pour faire la paie aux soldats, et des palais pour étapes, lorsque le Moddy s'arrange avec la peste, et nous l'envoie pour interrompre nos victoires. Halte ! Alors tout le monde défile à la parade. Le soldat mourant ne peut pas prendre Saint-Jean-d'Acre, où l'on est entré trois fois avec acharnement. Mais la peste était la plus forte, et il n'y avait pas à dire : mon bel ami ! Tout le monde se trouvait très-malade. Napoléon seul était frais comme une rose ; toute l'armée l'a vu !

— Autre preuve que rien chez lui n'était naturel.

Les mamelucks, sachant que nous étions tous dans les ambulan-
ces, viennent nous barrer le chemin; mais, avec Napoléon, si
ste farce-là ne pouvait pas prendre. Donc, il dit à ses damnés, à
ceux qui avaient le cuir plus dur que les autres : — « Allez me
nettoyer la route. » Or, Junot qui était un sabreur au premier nu-
méro et son ami véritable, ne prend que mille hommes, et vous, à
décousu tout de même l'armée d'un pacha qui avait la prétention
de se mettre en travers. Pour lors, nous revenons au Caire, notre
quartier-général. Autre histoire. Napoléon absent, la France s'était
laissé manger le cœur par les gens de Paris qui gardaient la solde
des troupes, leur masse de linge, leurs habits, leurs vivres, les
laissaient crever de faim, et voulaient qu'ils fissent la loi à l'uni-
vers; sans s'en inquiéter davantage. C'étaient des imbécilles qui
s'amusait à bavarder, au lieu de mettre la main à la pâte. Et
donc nos armées étaient battues, les frontières de la France enta-
mées : l'homme n'était plus là. Voyez-vous, je dis l'homme,
parce plusieurs l'ont appelé l'homme; mais c'était une bêtise,
puisqu'il avait une étoile et toutes ses particularités : c'était nous
autres qui étions les hommes!... Il apprend l'histoire de France
après sa fameuse bataille d'Aboukir, où, sans perdre plus de trois
cents hommes, et avec une seule division, il a vaincu la grande
armée des Turcs, forte de vingt-cinq mille hommes, dont il a
housculé dans la mer plus d'une grande moitié. Ce fut son dernier
coup de tonnerre en Egypte. Il se dit, voyant tout perdu là-bas :
— « Je suis le sauveur de la France, je le sais, faut que j'y aille. »
Mais comprenez bien que l'armée n'a pas su son départ, sans quoi
on l'aurait gardé de force pour le faire empereur d'Orient. Aussi
nous voilà tous tristes, quand nous sommes sans lui, parce qu'il
était notre joie. Lui, laisse son commandement à Kléber, un grand
mâtin qu'a descendu la garde, assassiné par un Egyptien qu'on a
fait mourir en lui mettant une baïonnette dans le derrière, qui est
la manière de guillotiner de ce pays-là; mais ça fait tant souffrir
qu'un soldat a eu pitié de ce criminel qui criait la soif; il lui a tendu
sa gourde, et aussitôt qu'il a eu bu de l'eau, il a tortillé de l'œil
avec un plaisir infini. Mais ne nous amusons pas à cette bagatelle.

La suite au numéro prochain.

